

# L'OBSERVATEUR,

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'appuie le bon ; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. II.

QUÉBEC, VENDREDI 27 JANVIER 1860.

No. 41.

## L'AGRICULTURE,

Au point de vue national.

Lecture donnée sous le patronage de  
L'INSTITUT CANADIEN de Montréal le 19  
janvier 1860

par  
L. M. DARVEAU.

I.

Introduction.—Origine de l'agriculture.  
—Sa noblesse —Obstacles qu'elle a ren-  
contrés.—Ses progrès.—Ses avantages.  
—Sa beauté.—Sa nécessité.

Mesdames et messieurs,

Tant d'orateurs éminents vous ont ac-  
coutumés à venir goûter, ici, les charmes  
de leur éloquence que l'humble lecteur  
qui se présente, ce soir, devant vous,  
craint de paraître prosaïque et mono-  
tone. Donc, dans le cours de cet entre-  
tien, si ma voix novice et peu variée  
vous fait, souvent, regretter celle plus  
harmonieuse et plus savante de mes de-  
vanciers, veuillez, je vous prie, tolérer  
le lecteur à cause de son sujet.

Sans doute, et je me hâte de le dire,  
ceux qui m'ont procédé à cette tribune  
la plus honorable du pays bien qu'une  
sainte excommunication gise à ses pieds  
profanes, avaient, certes, plus de titres et,  
conséquemment, plus de droits, que n'a  
votre serviteur, à venir traiter, en ce lieu,  
des sujets dignes de votre attention et,  
surtout, de vos applaudissements. Mais  
si l'on admire, toujours, les grands fleuves,  
les petits ruisseaux sont, parfois, remar-  
qués. Je ne suis point grand fleuve ni  
même petit ruisseau, et, cependant, si les  
aigles et les cignes de cette tribune, lais-  
sant bien loin derrière eux les linots et  
les petits pingons qui les suivent, sourient  
en me voyant, ils me pardonneront, et  
vous, aussi, je l'espère, mon peu de mé-  
rite et mon incapacité à cause de ma  
bonne intention. Car, si je n'ai point la  
sublime audace des premiers ni la dou-  
ceur enchanteresse des seconds, mes  
sentiments comme les leurs ont pour but  
la prospérité de notre commune patrie.  
D'ailleurs, le vrai génie aime dans le  
moindre talent l'esprit d'initiative et la  
bonne volonté. La coopération de l'un  
est une ombre qui fait briller d'avantage  
les rayons de l'autre. Et dans cette cir-  
constance, il y a chez moi plus que de la  
bonne volonté. Profondément convaincu  
que tout citoyen doit fournir sa part

de l'édifice social, j'ai voulu me rendre  
utile. et, s'il est possible, y joindre l'agré-  
able. La réception qui m'est faite ce soir,  
prouve que si je faillis dans ma tâche, je  
n'en aurai pas moins rencontré la bien-  
veillance, et je m'en retournerai convain-  
cu qu'à Montréal comme à Québec, il y a  
encore des compatriotes intelligents et  
généreux.

Persuadé que cette déclaration suffit à  
mon auditoire pour l'engager à ne point  
juger trop sévèrement les imperfections  
de ce travail, j'aborde, maintenant, mon  
sujet avec plus de confiance.

L'agriculture est vieille comme le  
monde et le premier homme fut aussi le  
premier cultivateur. Banni du jardin  
d'Eden et privé de la couronne du bon-  
heur la seule digne de l'homme parceque  
c'est celle de dieu, Adam prit le sol pour  
trône, les bois pour palais, les plaines  
pour jardins, les fleuves pour bassins, et  
pour sceptre, l'instrument qui remplaçait,  
alors, la charrue. S'il ne travailla point  
la terre selon les principes actuels, il n'en  
vécut pas moins des produits qu'elle mit  
sous ses pas. La culture de la terre date  
donc de la création et le sceptre des agri-  
culteurs qui est la charrue est le plus  
ancien. Certes, ce sceptre est lourd, mais  
s'il fait courber dans la poussière celui  
qui le tient, son fardeau est plus enviable  
que la légèreté du sceptre des tyrans ou  
même des quelques bons monarques men-  
tionnés dans l'histoire. Le sceptre des  
potentats déchire presque toujours le  
cœur des peuples ou se brise sur eux en  
les tenant extenués par la misère et abru-  
tis par l'ignorance ; celui de l'homme des  
champs, au contraire, entrouve il est  
vrai le sol, en fouille les entrailles mais  
non pour en extraire l'or, l'argent, ou tout  
autre précieux métal, mais pour en faire  
surgir la moisson c'est-à-dire l'abon-  
dance. En d'autres termes, le premier  
sceptre est, malheureusement, presque  
toujours le signe de l'oisiveté, tandis que  
le second est l'emblème le plus expressif  
du travail. L'épi, c'est-à-dire le pain,  
voilà donc le blason des agriculteurs les  
premiers nobles du monde.

Comme toutes choses, mais surtout les  
bonnes, rencontrent des obstacles, l'agri-  
culture fut, longtemps, à l'état de routine  
plutôt que de science pratique.

C'était inévitable.

Depuis la chute du premier homme,  
tout dans l'univers subit insensiblement  
d'âge en âge, l'influence de l'abaissement

moral et matériel causé par la perte du  
paradis. La perfectibilité qui faisait le  
bonheur d'Adam et de sa campagne  
ayant été perdue, il s'en suivit, néces-  
sairement, que plus le monde devient  
vieux, plus l'imperfectibilité se ma-  
nifestait dans tous les actes du genre hu-  
main. Les patriarches dont la bible  
nous a transmis les noms étaient, même,  
plutôt pasteurs qu'agriculteurs. Déjà  
de leur temps, les nombreux troupeaux  
qui brouaient en liberté remplaçaient les  
champs fertiles fruits d'un travail scien-  
tifiques et raisonné. La charrue étouffait  
l'agriculture. Alors le droit d'aînesse  
était vendu pour un plat de lentilles, ou  
bien, encore, l'homme obtenait femme en  
se faisant, pour un certain nombre d'an-  
nées, berger au profit du beau-père.

L'âge d'or n'était plus !

L'agriculture comme tout le reste sui-  
vit rapidement la marche descendante  
du progrès. Aux jours du chaste Joseph  
la famine étreignit tous les peuples et  
l'Égypte seule put encore les nourrir. En-  
fin, quand les Hébreux sortirent d'Égypte  
le genre humain était descendu, sous tous  
les rapports, au dernier degré d'abaisse-  
ment. Alors parut Moïse qui prépara  
les peuples à recevoir l'homme-dieu  
dont le sang devait féconder le monde  
et lui faire reprendre la marche ascen-  
dante abandonnée depuis Adam.

L'agriculture a donc subi deux phases.  
La première date depuis Adam jusqu'au  
peuple de l'antiquité : c'est la période  
descendante. La seconde s'étend depuis  
ces peuples jusqu'à nos jours : c'est l'é-  
poque ascendante. Mais à part les pro-  
grès que lui firent éprouver certains peu-  
ples, entr'autres les Égyptiens et les  
Perses qui instituèrent respectivement  
une fête en son honneur, ou ceux des  
Grecs et des Romains qui lui dirent leur  
puissance et leur gloire, l'agriculture n'a  
rejet véritablement sa marche ascen-  
dante qui depuis dix huit cents ans. Ce-  
pendant la vieille routine ne disparut  
point immédiatement ; et après l'extinc-  
tion de la puissance romaine l'agricul-  
ture fut encore un métier obscur. Puis  
vinrent les barbares, et les champs ne  
résonnèrent plus que sous les sabots des  
coursiers des Attila et des Tamerlan.  
La routine fille de l'ignorance et de la  
superstition traversa le moyen âge et ré-  
gna jusqu'à ces derniers siècles. Alors  
la lumière intellectuelle permit à la  
science de reprendre le dessus et de re-